Enys men
de Mark Jenkin
avec Mary Woodvine, Edwward Rowe, Flo Crowe, …

DIMANCHE 29/09/2024 - 19h00
LUNDI 30/09/2024 - 19h00

V.O.S.T. – 1h31

THURSDAY NIGHT de Gonçalo Almeida (Fiction - 07'36) - Portugal - 2017
Inspiré de l'album *Thursday Afternoon* de Brian Eno, *Thursday Night* est un thriller fantastique joué par deux chiennes : la douce Bimbo qui, une nuit, reçoit la visite de la mystérieuse Dakota pour lui remettre un message. Voyage au pays des fantômes portugais, avec ce film court intrigant. Le réalisateur Gonçalo Almeida met en scène un passage de la vie vers la mort avec des canidés. C'est un véritable ballet entre deux bêtes, dans une maison, la nuit. La première est interloquée par l'arrivée de la seconde, et fait le tour de la demeure, sur les traces de l'autre, avant de se voir elle-même couchée, inanimée. La métaphore est forte.

L'île de pierre
Enys Men signifie île de pierre en cornique (langue des Cornouailles). Quand j'étais enfant, nous allions souvent voir les Merry Maidens, un cercle de pierre proche de la maison de ma grand-mère. Selon la légende, ces dix-neuf pierres étaient les restes pétrifiés d'un groupe de jeunes filles punies pour avoir dansé un dimanche, accompagnées par deux joueurs de cornemuse, eux aussi transformés en pierre un peu plus loin. Sur le chemin du retour, je jetais toujours un regard par-dessus les haies et à travers les portails, vers les silhouettes imposantes qui se détachaient sur le ciel. Mais elles ne se trouvaient jamais là où je m'y attendais. Parfois plus loin parfois très près, parfois, de façon des plus troublantes, pas là du tout. Ces images, survenues à un âge où l'on est impressionnable, m'ont marqué et certaines nuits, aujourd'hui encore, je me réveille et je pense à ces pierres. À ce qu'elles cherchent à faire, sous le couvert de l'obscurité, toutes seules là-bas, sur la lande, avec personne pour les regarder. Et si les joueurs de cornemuse n'étaient pas morts ? Et si ces pierres vivaient ? Et si le paysage était non seulement vivant, mais sensible ? Tel a été le point de départ de *Enys Men*.

Personnages de légendes corniques
Je voulais que ce film soit authentiquement cornique. Dans un sens, je commençais déjà à creuser à partir d'un passé païen vers le seul endroit qui restait à découvrir : plus profondément dans le sol, loin dans les entrailles de la terre, à travers la pierre vivante même. Il fallait inclure distinctement les archétypes et l'imagerie des Cornouailles : marins, jeunes gens travaillant à la mine, habitants de terres anciennes et pourtant intemporelles. Un pays de landes où l'on se perd, situé au bord d'une mer hostile, ceint de toutes parts par des falaises noirâtres, exploité en sous-terrain pour ses minerais et hanté par ces vieilles pierres dressées à la surface. Stimulé par les images que j'avais en tête j'ai écrit le premier jet à la main, dans un petit carnet, durant trois nuits fébriles. Après l'avoir tapé, je l'ai relu et j'ai été surpris et déçu de constater qu'il ne contenait pas d'épouvante traditionnelle. L'épouvante se trouverait donc dans la forme et pas nécessairement dans le contenu.

Mark Jenkin

Filmé dans un somptueux 16 mm, *Enys Men* nous saisit d'emblée par la densité et la force de ses plans, qui s'imposent bien au-delà de leur simple aspect contemplatif. Ainsi, la routine répétitive de l'héroïne, biologiste bénévole sur cette île déserte de Cornouailles frappée par les tempêtes, prend très vite la forme inquiétante
d'une partition qui nous envoûte. Son quotidien solitaire, rythmé par ses nécessités ménagères, son observation scientifique et ses déplacements semble s'accrocher à une mécanique rigide, forme de résistance obsessionnelle face à la puissance animiste des roches et des végétaux de la lande sauvage qui menace de l'engloutir. Jusqu'à ce que des phénomènes étrangers viennent peu à peu en perturber la cohérence, la logique temporelle. Corrosion qui contamine jusqu'au montage, instillant au cœur même du
processus cinématographique un dérèglement qui nous fait lentement basculer dans un monde au psychisme hanté. À travers le personnage de cette « volontaire », interprétée avec charisme par l'actrice Mary Woodvine, livrée à la mystique de la nature brute, Mark Jenkin se glisse avec virtuosité dans les codes du cinéma d'horreur folklorique pour nous proposer une expérience cinématographique radicale qui bouscule les principes mêmes de la construction d'un film.

Marie-Pierre Brêtas

Cinéma d'horreur et de déraison

On ne peut pas vraiment parler d'*Enys Men* comme d'un film d'horreur classique. Il se rapproche plutôt du genre du folk horror (ou horreur folklorique), un sous-genre de l'horreur, souvent rattaché à des films comme The Wicker Man de Robin Hardy (1973) ou plus récemment *Midsommar* de Ari Aster (2019). Ce genre est caractérisé par une tendance des personnages à subir une forme d'isolement, un rapport à des traditions mystiques ou mythologiques, une forte présence d'éléments naturels. De nombreuses œuvres folk horror tirent leur épouvante des actions et des croyances des protagonistes plutôt que d'éléments explicitement surnaturels. Ainsi, si *Enys Men* ne fait pas peur, à proprement parler, il se rapproche du folk horror précisément par la manière dont il lie la solitude du personnage principal à l'environnement à la fois gigantesque et hostile qui l'entoure et qu'elle étudie. En faisant apparaitre la pierre levée comme un élément récurrent et central du film, Jenkin évoque aussitôt des légendes celtiques et ancre le film dans la culture des Cornouailles.

Dérégler l'instant présent

Le rapport au temps, lié à la solitude du personnage principal devient dans *Enys Men* un élément central, source du dérèglement du film et de son basculement vers une forme d'inquiétante étrangeté. Il porte à l'écran la perte de repères, l'effroi que provoque le temps lorsqu'il se met à vriller. Tandis que l'histoire semble prendre place en 1973, la forme même du film mène à des sauts dans l'espace et le temps, mettant en œuvre l'incroyable potentiel du cinéma à reproduire notre part de conscience mais aussi d'inconscient et de rêves.
Certaines scènes se déroulent comme des prémonitions d'actions censées advenir dans les minutes ou les jours qui suivent ou qui précèdent, donnant l'impression que le film peut se passer à n'importe quel moment sauf le présent. Paradoxalement, les références au passé, les projections vers l'avenir finissent toujours par nous glisser entre les doigts, sans jamais se laisser capturer par le film ou les spectateurs. Jenkin fait alors transparaître à l'écran le phénomène extraordinaire et angoissant de n'avoir que le moment présent.

(extraits du dépliant de l'ACID)

Prochaines séances

Soirée indienne jeudi 3 octobre : Santosh 18h30 – All we Imagine as Light 21h15
Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain : Ven 04/10 19h30 – Dim 06/10 11h – Lun 07/10 19h
Hijo de Sicario : Dim 06/10 19h – Mar 08/10 20h